

CHRONIQUE DES RUES DE PARIS.

LA RUE DE LA BARILLERIE.—LE PAMPHLET.

C'était joie tumultueuse et bruyante, le 27 décembre 1594, dans une des plus notables maisons de la rue de la Pelleterie, aujourd'hui le Marché-aux-Fleurs. Les enfans de la maison faisaient leurs préparatifs pour le lendemain, qui était la fête des Innocens. Alors la religion avait le doux privilège d'égayer le cours de l'année par des réjouissances naïves. La St.-Martin, la Ste.-Catherine, la St.-Nicolas, la nuit de Noël, les Innocens, le premier jour de l'an, les Rois, toute cette suite de fêtes riantes, qui réunissaient les familles, jetait du charme sur les lentes semaines de l'hiver. La fête des Innocens était surtout chère aux enfans de toutes les classes, à qui elle donnait des droits importans : ils étaient ce jour-là traités comme les maîtres de la maison ; ils pouvaient endosser les habits des grands parens, commander le dîner, servir à table, recevoir des visites. La grand'mère vénérée ne pouvait pas refuser la fraise antique à sa petite fille qui marchait à peine ; et le vieux magistrat voyait avec joie son petit-fils, qui commençait à épeler, perdu dans sa vaste perruque. Les nourrices et les mères improvisaient des costumes d'une gravité burlesque ; et partout la vive allégresse des enfans répandait la sérénité dans les familles.

La maison que nous venons d'indiquer, située au midi sur la rue de la Pelleterie et au nord sur la Seine qui en baignait le pied, était celle de messire Pierre Lugoly, lieutenant criminel, qui, malgré la nature sévère de ses fonctions et la sécheresse de son cœur, assis à côté de sa femme, souriait avec bonheur au ravissement de ses enfans.

Il était occupé à confectionner, pour son fils aîné, âgé de 7 ans, un superbe baudrier de parchemin, auquel il accrochait en guise de croix de Saint-Michel, un splendide cornet de Saint-Hubert ; et la dame Lugoly, avec du camelot qu'elle bourrait de son, fabriquait des hanches à vertugadin, pour sa fille qui marchait depuis six mois, lorsqu'un jeune homme entra, d'un air si effaré, qu'il suspendit tout à coup ces travaux.

—Qu'avez-vous, Scipion ? dit messire Pierre, en se levant et en s'avançant vers le jeune homme, lequel dans son agitation avait commencé par s'asseoir sur une escabelle de cuir.—Ce que j'ai, répondit Scipion, j'ai regret d'être venu dans votre ville, et je voudrais déjà me voir de retour en ma province. Je n'en pourrai souper ce soir. Un nouvel attentat vient d'avoir lieu contre sa majesté.

—Contre Henri de Bourbon ? Et sa majesté ?.....—Sa majesté n'est que légèrement blessée à la bouche. Mais c'est un attentat.....

—A quelle époque vivons-nous ! dit la dame Lugoly.

—Je ne puis sortir, ni bouger, reprit messire Pierre : je dois attendre ici les ordres qu'on ne manquera pas de m'expédier tout à l'heure. Mais ne savez-vous point les détails de ce forfait ?

—Un gentilhomme de la maison du comte de Soissons vient de me les conter. La chose s'est passée tout à l'heure, comme le roi Henri le quatrième arrivait de Picardie. Parmi plusieurs qui étaient entrés à sa suite dans une des chambres du Louvre, se trouvait un petit jeune homme, que l'on ne remarquait point et qui cachait dans sa manche un couteau dont il voulait frapper le roi au cœur. Mais comme sa Majesté se baissait un peu vers les seigneurs de Montigny et de Ragny, qui lui étaient présentés, le coup lancé ne frappa que la bouche, dont elle rompit une dent. Personne n'avait rien vu, et le roi, blessé, crut qu'il devait le coup qu'il venait de recevoir à Maturine, la folle de la reine. Mais cette folle, au contraire, avait seule aperçu le meurtrier et s'était hâtée de fermer la porte. Si bien que le comte de Soissons, remarquant le jeune inconnu plein de trouble, le prit au col, disant : " C'est vous qui avez frappé le roi ! " L'assassin alors laissa tomber son couteau et avoua son projet, qui était de tuer le roi Henri de Bourbon.

—Et sait-on le nom de ce jeune scélérat ?—Il se nomme Jean Châtel ; c'est le fils d'un riche marchand drapier qui habite ici près, en la rue de la Barillerie, devant le Palais-de-Justice.

—Il est arrêté ?—Et en prison, quoique sa Majesté ait dit qu'elle lui pardonnait, ne voyant en lui qu'un fou.

Un second Pierre Barrière, qui le suit de bien près. Mais s'il est jeune comme vous dites, n'est-il pas écolier ?—Il étudie à l'Université.

—C'est fâcheux.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il vaudrait mieux qu'il étudiât chez les Pères Jésuites. C'eût été un grand triomphe chez messieurs du parlement. Ils avaient espéré lors du procès de Barrière, y pouvoir entraîner ces Pères qui les gênent. Mais loin qu'un Jésuite eût pris part au complot, il se trouva par malheur que c'était un Jésuite qui en avait donné avis à sa Majesté.

—Mais vous parlez singulièrement, reprit Scipion ; et je ne conçois guère comment messieurs du parlement, s'ils sont catholiques, peuvent être contraires aux Pères de la Société de Jésus.

—Ceci, riposta Pierre Lugoly, est une question épineuse et délicate, mon jeune ami. Je suis lieutenant-criminel, aux ordres de Messieurs du parlement, auxquels je dois obéir en toutes choses. Les questions religieuses ne sont pas mon fait. Je sais seulement que Messieurs, accoutumés depuis les troubles, et surtout depuis la Ligue à gouverner un peu toutes choses, repoussent le concile de Trente qui, dit-on, mettrait la paix au royaume, et s'opposent aux Pères Jésuites, qui prêchent l'obéissance. Il plaît à Messieurs qu'il y ait un peu de tumulte et quelques oppositions ; ils se font valoir en ces choses ; et le parlement tomberait, si tout allait comme il faut. Et puis une grande tranquillité donnerait l'idée peut-être de rechercher certaines curiosités d'autrefois. Plusieurs conseillers ont été ligueurs ; les uns ont écrit des libelles, les autres prononcé des sentences, ceux-ci dicté des arrêts, ceux-là signé des placards contre le feu roi Henri de Valois et contre le roi régnant lui-même ; il en est enfin qui donnent dans les doctrines nouvelles, ou qui ont épousé des filles de réformés, ou qui sont en leur intérieur plus ou moins huguenots, ou qui se sentent refroidis à l'égard de l'Eglise romaine ; et vous verrez qu'il sortira de tout ceci un demi-catholicisme, un petit schisme, qui ne sera ni romain, ni luthérien, mais qui sentira son parlement et se fomentera dans ce corps. Je puis même, Scipion, vous dire entre nous un jugement que j'ai oui faire par M. le président de Thou lui-même, lequel n'aime pas les Jésuites, qu'il y a lutte violente entre la robe et la soutane : que sous des prêtres romains si parfaits, comme se montrent les Jésuites, les procès deviendraient impossibles ; qu'il faut, par conséquent, que les avocats mangent les Jésuites, ou que les Jésuites mangent les avocats, et je crois ces derniers...

—Les plus féroces, dit Scipion Duplex.

Le son des cloches, mises en branle à toutes volées, interrompit cet entretien. Pierre Lugoly sortit à sa porte, afin d'apprendre ce qui se passait. On lui annonça que les églises s'emplissaient de gens qui rendaient à Dieu leurs actions de grâces pour le salut du roi.

—Allez à Notre-Dame, Scipion, dit-il ; et priez aussi pour moi, qui ne puis m'éloigner.

Le jeune homme prit sa toque en hâte et se dirigea vers la cathédrale. Il y avait peu d'instans qu'il s'était éloigné, lorsque Lugoly reçut la visite empressée de messire Louis Masure, conseiller du parlement. Il était suivi d'un laquais de la grande chambre, qui portait un paquet de hardes.

—Victoire ! cria Masure en entrant, nous les tenons pour le coup ; et la trame est montée de sorte qu'ils n'échapperont pas cette fois !

—De qui parlez-vous, messire ? demanda Lugoly.

—Mais d'eux, je parle d'eux, répondit Masure : c'est assez clair. Vous avez bien fait de demeurer ici en faction. Vous savez ce qui s'est fait et de quoi il s'agit. Le jeune parricide est au cachot avec les fers aux pieds, au cou et aux mains. Sa dague sacrilège est au greffe. Par bonheur, il a étudié chez eux.

—On m'avait dit, répliqua le lieutenant-criminel commençant à comprendre, qu'il était écolier de l'Université.

—Qu'importe ! il a fait chez eux sa philosophie. Il l'a faite à Clermont : j'espère que c'est bien là chez eux, les Jésuites, puisque c'est leur collège. Il a dû y entretenir des relations : voilà tout ce qu'il faut. Vous allez vous vêtir en prêtre et vous rendre à l'instant aux cachots du For-l'Évêque. Le geôlier est prévenu. Le jeune homme demande à se confesser. Sous cet habit vous saurez de lui toutes choses, et nous en informerons. Il est heureux que nous ayons à tems su la chose. Le grand-prévôt de l'hôtel se saisissait du régicide et Pallait expédier, quand fort heureusement M. le président de Thou évoqua le procès en parlement. Il sera jugé demain sans désemparer. Hâtez-vous, Louis, je cours à Notre-Dame dire quelques mots au populaire.

Pierre Lugoly, comme on l'a pu remarquer, était un homme sans passions politiques ; mais esclave de sa place, sans conscience, il se croyait tenu à une obéissance passive que nous n'avons pas mission d'apprécier. Il endossa en silence l'habit de prêtre qu'on lui avait apporté et s'en alla, à la faveur de la nuit qui commençait à s'épaissir, esroquer, selon l'ordre qu'il venait de recevoir, la confession dont le parlement paraissait avoir besoin.

Pendant ce tems, Louis Masure, l'honnête conseiller, allait exciter le peuple au sortir des églises, disant que le régicide était un agent des Jésuites. Il se trouvait en ce tems-là, parmi la populace de Paris, beaucoup de religionnaires et plusieurs garnemens, gens de sac et de corde, venus de tout lieu, accoutumés par tant d'années de troubles à se complaire dans le désordre. Il se fit donc diverses petites ban-